

FELDGRAU - ORSTEN GROOM

Sigismund Benway, *Topographie Magazine* - Février 2014

Loué soit notre bien-aimé démiurge qui, dans sa grande bonté, n'a pas sous-traité la création de notre monde à Orsten Groom. Autrement nous serions encore plus à l'aise que nous ne le sommes déjà. Et les enfants hurleraient toute la sainte journée. Il lui a laissé un lieu cependant, un placard dans le Shéol, quelque part en banlieue, à la périphérie de tout, au milieu de vieilles dames. Sans soleil ni électricité. Y surgissent des formes sur des toiles, qui s'ajoutent, se recouvrent et s'annihilent à la fois ; du monstrueux, de l'inquiétant qui s'animent sous les coups de pinceaux, telle une pellicule cinématographique projetée au ralenti, et peinte en temps réel. Et dans ce monde aux contours restreints notre œil a été pris en otage, saisi dans la lumière, et notre capacité d'oubli, la seule chose qui puisse encore nous faire lever le matin et espérer du jour, a été abolie. Il faut imaginer un cauchemar vécu en persistance rétinienne. Notre seul souhait étant qu'une frayeur chasse l'autre. Peut-être en est-il ainsi du shéol. Une tombe où nous serons oubliés de tous, mais incapables d'y oublier qui que ce soit.

Et où le film repasse sans cesse (la vie est le lieu où se monte le film que nous serons condamnés à voir pour l'éternité, disait Thomas d'Aquin).

Burthed – Palms Down

Cette toile ne peut se saisir d'emblée. Il faut d'abord que l'œil s'habitue, comme à l'obscurité d'une cave, mais d'une obscurité rouge. Qu'il commence à distinguer les traits, saisir les formes, et peut-être commencer à les nommer avant qu'une narration puisse se mettre en place. L'œil se plisse et scrute, avant de se noyer dans la profusion de détails. « Où est Charlie ? » Partout, là, devant toi, éviscéré. La matière étalée, la couleur, la chair. Mais c'est en sortant du trait que nous parvenons à saisir les formes. La tête de mouton auréolée, le crâne diffracté en impacts de bleu, vert et rouge. Nous ne pouvons être certains qu'il ne s'agisse pas d'hallucinations, de reconstructions a posteriori du matériau assemblées en abstractions, en figures reconnaissables. C'est-à-dire en langage.

« Et l'Éternel Dieu forma de la terre, tous les animaux des champs et tous les oiseaux des cieux, et les fit venir vers l'homme pour voir comment il les nommerait ; et tout nom que l'homme donnait à un être vivant fut son nom » (*Gn 2/19*). Tout n'est pas dit cependant. Une fois nommé ce que nous sommes capables de saisir, en réalité de nommer – et cette énumération peut prendre un temps infini – il y a encore ce qui n'est pas montré, mais apparaît dans l'absence, et illumine depuis l'interstice.

S'agit-il encore de formes ? Ou simplement de leur envers, leur négatif ? Il y a au milieu de la toile, et je ne l'avais pas vu, une horrible figure en contre-jour, noire et obscure, comme un trou, mais version nocturne, et elle se prépare à avaler tout le reste. C'est un gouffre où la lumière plonge et notre regard aussi.

Icarus Rex

Cette forme hideuse, bête tapie dans la jungle, est habitée de deux yeux. Elle chie un long serpent de merde ocre. C'est l'homme qui chez Bruegel regarde Icare se noyer, assis de dos sur le bord du rivage.

Il est dit que sur une des versions plus anciennes de l'œuvre, cet homme n'était pas simplement assis mais en train de déféquer. C'est aussi l'homme caché dans l'ombre, face au gibet à la pie, autre tableau de Pieter Bruegel l'Ancien, que la pudeur n'a pas recouvert d'un voile. Cette figure hideuse, qui exècre la matière même dont est fait le tableau, pâte qui semble avoir été apposée directement depuis le tube de peinture est le démiurge de cette toile, son créateur. Et le démiurge est laid. Il est entouré d'un squelette jouant sur un gril costal, surmonté d'une tête de mort auréolée. À gauche il y a la mort, à droite le bélier-sanglier. Mais où est Icare ? L'homme qui s'est brûlé les ailes en approchant du soleil ? Noyé dans la couleur, proprement indéfinissable et non représenté. Ou alors, en train de se noyer dans la couleur, l'œil captivé. Il est celui qui se tient face à la figure hideuse, tout comme dans le tableau de Bruegel.

Et puisqu'elle ne nous tourne pas le dos, si elle nous regarde c'est que nous sommes Icare dans le labyrinthe.

Si la figure sombre était le démiurge, alors les dix années que Groom a passé dans une yeshiva à étudier les écritures sembleraient bien vaines. Où est représentée la magnificence du créateur ? La lumière qui fut, les oiseaux et le partage des eaux du ciel et de la mer. Pourquoi cette révolte contre la Création, cette haine de Dieu puisqu'il faut être clair ? Peut-être à cause de l'acharnement dont Orsten Groom fut et est encore victime. Un acharnement de la matière contre son être. Tout objet lui semble ennemi, ses organes même ne semblent pas très fiables. Voilà un homme capable de saigner des mains simplement en ouvrant une fenêtre. Et l'homme est peintre. Imaginons s'il était carreleur ou électricien.

Ici, il fait froid, et l'électricité, il y en a pour une dizaine de secondes, avant que les plombs ne sautent. À moins qu'il ne s'agisse d'un employé de la mairie qui ait pour mission d'appuyer sur le disjoncteur si la consommation de l'immeuble excède un certain nombre de kilowatt-heure. Voilà une œuvre faite de sang mais aussi de beaucoup de sécrétions bronchiques. Un matelas dans un coin. Cet homme donc, se tient sur l'extrême bord Est du monde – Vincennes –, au fin fond du bout du réseau EDF, sans chauffage, et sans même un peu de jus pour faire chauffer cinq minutes – c'est quoi cinq minutes ? – sa pizza au micro-ondes. J'ai interviewé cet homme, il m'a dit : « Si c'était à refaire, je referai du droit. J'ai le fantasme de la Loi. » Pas d'argent, plus de peinture et pas de chauffage, harcelé par des chiens, persécuté par les objets électriques, des voisins indéliçats n'hésitant pas à disséminer des coquilles d'œuf dans les escaliers. On pense à Job, et l'acharnement dont il fut spécialement victime. Et son désir de vengeance. Mais où étais-tu lorsque je fondais le ciel et la terre, lui rétorqua, un peu péremptoire, Dieu ? Envie de se faire oublier, un petit peu. « Or mon espoir, c'est d'habiter le Shéol, d'étendre ma couche dans les ténèbres » (*Job 17.13*). Les plombs ont encore sauté, il va s'allonger.

La chute du mur, la chute des tours et enfin celle de l'immobilier parisien. L'avenir est sombre et l'angoisse totale. Nous semblons marcher sur une terre prompte à nous dévorer. Pourtant, il reste encore quelque investissement sûr, capable de conjurer l'obsolescence technologique comme celle du capitalisme mondialisé : le Groom.

Acheter un Groom, ou se le faire offrir, c'est investir dans un bien solide. À l'heure de la reproductibilité illimitée de l'œuvre d'art, s'il y a bien une chose qui pourra vous rester en propre, c'est un Groom à la maison. Vous pensez pouvoir en télécharger ? Une photographie reste une photographie, capture d'une lumière morte, une mise à plat et un lissage d'une substance. À moins qu'avec les nouvelles imprimantes 3D... Non, il manquera encore la maturation dans la cellule humide, l'enroulage et les transports en métro, la suspension aux crocs de boucher, les accidents divers. Et les cents pas sur l'œuvre disposée à même le sol.

« Tu peux marcher dessus », dit-il. Tandis qu'elle est retravaillée, oubliée, recouverte d'autres tableaux. Là, seulement, elle est capable de rendre sa couleur. En sommes, vous n'avez encore rien vu. Achetez un Groom. Face à l'obsolescence des biens manufacturés, à la finitude de la matière, seul un Groom est éternel.

Même un petit, une petite icône, pas le grand format, la grande fresque mythologique. À accrocher discrètement dans un coin, pas forcément *Goat Procust* dans le salon. Une petite icône réalisée à la demande – un petit Himmler, un petit Pol Pot –, où il ne s'agit pas de révéler mais de faire naître une figure, naître une figure dans une lettre.

Rendu de rune de Golem qui aurait merdé : nous croyons y voir un visage, pulvérisé sur une surface plane, où plutôt mille aspects d'un même visage en rotoscopie, ramenés à un instantané, c'est-à-dire à la mort.

Avorton de matière, golem de couleurs convoqué par le pinceau du maître, aussitôt concassé à la masse ; pigment, tu redeviendras pigment.

Achetez un Groom c'est aussi œuvrer pour sa préservation. Des intempéries, des cambriolages et autres inondations qui ne cessent de menacer son atelier, mais surtout le Groom lui-même. Qui sur une foucade, ou une crise d'épilepsie partielle, peut décider de dessiner un Mondrian sale, à la ligne tremblante et aux couleurs baveuses dans un coin de sa toile, recouvrant telle figure. Ou tout simplement de verser une couche de peinture noire sur tel squelette de porc. C'est ce que lui a dicté la toile prétend-il.

Je pense qu'il ne se gêne pas non plus pour lui imposer ses propres lubies. Il y a une dialectique entre l'œuvre et le peintre, un dialogue d'obstinés. Deux têtes de mules décidées à sortir le maximum de formes de ce cadran d'espace. Voici la grande toile, le lieu d'un combat, dont il s'agit de faire dégueuler tout ce qu'elle contient, comme un bloc de marbre dont il faut révéler les formes pétrifiées en son sein. Les formes y apparaissent démesurées avant d'être englouties par d'autres, Voir une œuvre et repasser une semaine après sans qu'il soit possible de la reconnaître : elle n'avait pas encore fini de bourgeonner.

Chaque toile est aussi l'histoire de ses updates successives, toujours plus démesurées, dans un mouvement qui se voudrait infini. Heureusement, la mort, la mort seule capable de moucher la vanité de l'homme, et pour cela nous l'en remercions, la mort rompt les débats.

Il fait froid, les doigts sont las, la toile laissée en paix, laissée pour morte, enfin.

Volkisch Parakeet

Il y a tant de photographies différentes qu'il semble s'agir d'une série, à la manière des *Nymphéas* de Monet, capturant à Giverny les reflets et les couleurs de son bassin de nénuphar. Même caractère obsessionnel, mais transposé aux têtes de porcs et au IIIe Reich. Seulement, ici, les deux-cent cinquante versions de *Volkisch Parakeet* sont peintes sur la même toile. C'est la crise de la matière, et l'angoisse du stockage. Ce que nous étions parvenus à saisir l'instant d'avant a déjà disparu, et il faut réapprendre à lire *Volkisch Parakeet* dans un mouvement de commentaires infinis. Ce n'est pas pour rien si les tableaux sont stockés en rouleaux.

À tout moment, la matière semble sur le point de submerger la forme. Ici, nous distinguons un œil de poisson, et voici que s'arrange autour de lui le visage du *Parakeet*.

Le perroquet, symbole de la palette chez Jordaens, dont nous retrouvons ici les plumes et le sang étalé entre un porc passé aux rayons X, une mort à la faux, et un autre dans une toge blanche. Nous ne parviendrons pas à épuiser le tableau par l'énumération de ses formes, qui ne sont que des contenants, prêts à déverser leurs couleurs les uns dans les autres. Mondes fuyards qui se débordent, à l'étanchéité abolie, ça coule et ça suinte. Tout le bestiaire est là – mentionnons aussi le moine à l'anus et aux testicules roses, toujours en embuscade – et semble d'avantage s'être invité qu'avoir vraiment été convié à la représentation. Vient ensuite tout ce que nous croyons voir, et débute un test de Rorschach épuisant et potentiellement infini puisqu'il est possible de réarranger couleurs et lignes à l'envi, thèmes et motifs, ça danse un peu raide dans l'esprit au rythme de la *Marche slave* de Tchaïkovsky.

Chaos que la raison s'épuise à réduire dans une logique. « Rébus obscur et incompréhensible », écrit Gombrowicz, dans son *Journal*, qui exige sa solution, une réorganisation en terme de représentation, de symbolique, de mythe, de citation ou de commentaire, ainsi la figure en contre-jour de l'*Icarus Rex* était à la fois le monstre sournois, la divinité nocturne, le Démoniaque fou, l'homme qui chie chez Bruegel ou simplement Groom, muni de son tube d'huile. Aucun de ses discours ne semble pouvoir cerner la réalité, et « Je souris au clair de lune, adouci par la pensée que l'esprit est impuissant devant la réalité qui déborde, qui détruit, qui enveloppe... Il n'existe pas de combinaisons impossibles... N'importe quelle combinaison est possible... Oui... Mais les liens étaient minces... minces... et ici le pendu pendait, brutal cadavre ! »

N'y a-t-il pas là, représenté, un moineau, pendu à un fil de fer, dans une forêt polonaise, une pie sur un gibet, un perroquet *volkish* dans la jungle mexicaine ? A moins qu'il ne s'agisse en vérité du Paraclet, du grand intercesseur, de celui qui témoignera pour nous face au Jugement, notre défenseur. Celui – ou celle, chez Philip K. Dick une femme aux beaux seins nus – qui d'un coup de ciseaux détruira le film obsédant de notre culpabilité.

Feldgrau

Bluffé par notre propre faconde et attendri par notre touchante prétention, nous avons pris trop de distance avec la toile, pensant pouvoir l'unifier dans une narration, alors qu'il fallait mettre le nez dessus, directement dans la couleur, toujours saturée, nous prémunissant ainsi de l'indistinction. La couleur, ce qui reste quand s'évanouissent les figures.

Une couleur saturée dont les nuances se trouvent dans les accidents de la matière. Brossées, craquelées ou crevassées : photographies satellitaires d'une planète étrangère. Avec ses vallées, ses cratères et ses plaines érodées. Ici, nappes cosmiques, galaxies éruptives.

Par un curieux effet d'illusion, plus nous nous rapprochons, plus nous semblons contempler le cosmos lui-même, ses matières et ses lumières, juché sur une sonde orbitaire.

Le macrocosme planqué sous le tapis, ou plutôt dans ses motifs moyenâgeux, expand les figures à la démesure des dragons de l'espace de Cordwainer Smith.

Conjuration de l'indéfini, ses tableaux raconte la lutte de la saturation contre le vert-de-gris, le gris pâle du Shéol dans quoi tout se noie et s'oublie.

Feldgrau est le titre de la série. *Feldgrau* le vert de gris de l'uniforme allemand ; *Feldgrau* la boue sur l'Europe ; *Feldgrau* le gris cadavre des fosses de l'Est ; *Feldgrau* le Shéol, tombe commune de l'humanité, *Feldgrau* encore l'entropie dissolvant l'intensité, glissement de la couleur dans le gris.

Mais le Shéol sera ouvert au pied-de-biche, ses cadavres déterrés, par la couleur ils prendront vie, la forêt polonaise colonisée par des *Volkish Parakeet*, l'ambiance sera mexicaine : il n'est pas dit que l'Apocalypse ne sera pas joyeuse.

Sigismund Benway

